Document généré le 21 sept. 2024 14:14

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Festival international de cinéma de Nyon 2002
Visions du Réel sur un mode interrogatif

Diane Poitras

Numéro 220, juillet–août 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/48502ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Poitras, D. (2002). Compte rendu de [Festival international de cinéma de Nyon 2002 : visions du Réel sur un mode interrogatif]. *Séquences*, (220), 22–23.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Festival international de cinéma de Nyon 2002

Visions du Réel sur un mode interrogatif

Élégie d'une traversée d'Alexandre Sokhourov

The Silence of the Green d'Andreas Horvath

Depuis huit ans, à la direction du Festival international de documentaires de Nyon, Jean Perret s'engage à témoigner des tendances émergentes de ce cinéma dit *du réel* tout en privilégiant la démarche d'auteur. Du journal intime aux grandes sagas, en passant par l'essai, l'enquête, le roman documentaire ou le film résolument expérimental, *Visions du Réel* veut rendre compte de l'effervescence du genre et de la diversité de ses approches.

Or, puisque ces visions du réel, par définition, donnent le pouls des sensibilités contemporaines, que pouvons-nous en apprendre sur le monde d'aujourd'hui ? Si on se fie à la sélection 2002, une part importante de la production actuelle porte sur un questionnement existentiel. Ces documentaristes semblent vouloir secouer le quotidien, autant individuel que collectif, pour en extraire un sens, voire une spiritualité. Selon leur personnalité ou leur culture, leur préoccupation prendra la forme d'une observation anthropologique, d'une réflexion métaphysique ou d'une interrogation sur le religieux.

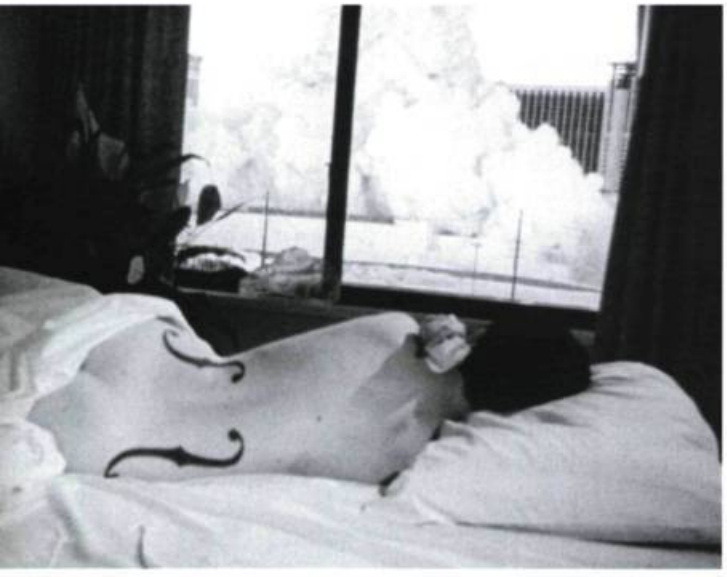
D'emblée, Peter Mettler, le grand gagnant de cette année, annonce ses couleurs. Son film **Gambling, Gods & LSD** nous rappelle à tout moment, et sans ambiguïté, que la quête de sens est sa motivation première. En trois heures, il livre le portrait mouvant d'une humanité à la recherche d'extase, comme si elle pouvait ainsi vaincre la pesanteur qui la rive au quotidien : saut en *bungie* pour couple amoureux, spectacle en direct de l'implosion d'un immeuble, démonstration à Las Vegas d'une chaise auto-érotique, transes religieuses collectives... Cet inventaire de mises en scène destinées à générer des sensations fortes est ponctué d'images de la nature : torrent déchaîné, montagnes immuables, pylônes électriques pliés en deux par le verglas. Peu à peu s'impose, en filigrane, une réflexion sur le rapport entre nature et culture. Entre le Canada, les États-Unis, la Suisse et l'Inde, Mettler (qui a les nationalités canadienne et suisse) poursuit sa quête d'anthropologue. Lors d'un forum à Nyon, il se fait à la fois humble et provocateur : « Nous (documentaristes) ne sommes pas très différents de cet homme qui a inventé la chaise orgasmique. Notre outil est différent, c'est tout. » Ce film échevelé, spectaculaire, balayé par la folie des humains et les forces de la nature, a séduit le public de Nyon où il a remporté le Grand Prix de la compétition internationale en plus du Prix du jeune public.

Gambling, Gods & LSD de Peter Mettler

Dans un autre registre, le Russe Alexandre Sokhourov pérégrine, lui, sur des rivages où se rejoignent le réel et l'onirique. **Élégie d'une traversée** (hors compétition) propose aussi une sorte de *road movie* métaphysique. Mais contrairement à ceux de Mettler, les lieux de ses errances sont presque toujours inhabités. La narration (par la voix même du réalisateur) et la texture des premières images suggèrent le récit d'un rêve. La caméra flotte au dessus de paysages crépusculaires comme si le narrateur survolait le monde. Défilent des campagnes, des villages déserts, puis la mer et ses vagues furieuses. C'est la nuit. Le spectateur se sent oublié, sans repère. Tout comme le narrateur. Puis la grisaille du réel semble reprendre ses droits. Et, sans raison logique apparente, on se retrouve dans un de ces restaurants de stations-service qui bor-

dent toutes les autoroutes du monde. D'autres solitudes y ont échoué, le temps d'un café imbuvable. Un homme quitte sa table et vient raconter à la caméra sa conversion et la paix enfin trouvée. Sokourov l'écoute longuement. Le voyage est une prédisposition à la rencontre de l'autre. Mais l'homme de chair et d'os est souvent en deçà de sa propre quête d'humanité. Et Sokourov le voyageur poursuit sa route, toujours à la recherche de… transcendance ? D'absolu ? Il semble accéder à une sorte de repos, sinon de réponse, dans la contemplation d'œuvres de peintres flamands. L'art comme seul salut ? Peut-être bien. Du moins pour un moment. Le temps d'une de ces vérités qui se succèdent dans l'existence… Et qui valent bien la consolation qu'elles apportent aux vivants.

Présence étonnante du religieux dans **The Silence of the Green** d'Andreas Horvath (Mention spéciale du jury du public). Par une curieuse juxtaposition, l'auteur installe un contrepoint incantatoire et mystique à la réalité crue d'abattage d'animaux. En mai 2001, alors que la fièvre aphteuse semble sous contrôle en Grande-Bretagne, voilà que la maladie sévit à nouveau dans une région de la campagne anglaise. Des milliers de moutons sont exterminés. Mais cette fois-ci, les médias sont tenus à l'écart. Pas question que des images de bûchers fassent à nouveau le tour du monde. Quelques semaines plus tard, on apprendra que seulement 25% des cheptels étaient atteints, les autres ayant été éliminés par mesure de précaution. Ce carnage était-il vraiment nécessaire ? Les éleveurs interrogés par Horvath en doutent. Certains y voient même une sorte de complot de l'Union Européenne pour limiter le nombre d'éleveurs sur le marché. Filmé en super 8 et à



distance, l'accès aux fermes contaminées étant interdit, avec des témoignages hors champ (les paysans ne devant pas faire de commentaires publics), ce documentaire prend des allures de film d'espionnage. La caméra cachée montre des abattages exécutés systématiquement par des agents de l'État. Puis elle parcourt des pâturages d'où les bêtes ont disparu. Entremêlée aux commentaires *off* des paysans, la trame sonore fait entendre des extraits d'offices religieux. Message d'apocalypse ? La religion à la rescousse du politique ? Au spectateur d'en faire sa lecture. Malgré l'inconfort laissé par cette ambiguïté, le film exprime avec force l'inquiétude d'une paysannerie ébranlée.

Un autre sujet politique conjugué au religieux, **The Eye of the Day**, a reçu le Prix du public et un Prix du jury de la compétition internationale. Plus près de la tradition du cinéma direct, Léonard

The Eye of the Day de Léonard Retel Helmrich

Retel Helmrich plonge dans la tourmente indonésienne de la fin des années 90, entre le départ de Suharto et l'élection du Musulman Wahid en 1999. Rumidjah, une paysanne âgée, et ses fils urbanisés, luttent pour leur survie. Autour de cette famille, éclatent manifestations étudiantes, conflits sociaux et confrontations religieuses. Rumidjah, qui s'échine aux champs, se bagarre pour un sachet de riz mais trouve le moyen de rire avec ses compagnes, s'emporte lorsqu'elle apprend que son fils change de religion. La débâcle politique et économique entraîne avec elle les anciennes valeurs qui cimentaient la famille. Regard composite et impressionniste, reliant les grands événements politiques et le quotidien d'individus malmenés par ces bouleversements.

Ce qui se dégage de ces *Visions du réel* édition 2002 ? Peut-être une inquiétude. Il est vrai que les documentaristes d'aujourd'hui, même les plus politisés, n'osent plus proposer de réponses englobantes. Ils observent, créent des liens entre divers événements et prennent parti en essayant de replacer des phénomènes isolés dans un contexte plus large. Mais ils demeurent prudemment dans le cadre de l'interrogatif. Vu le palmarès de cette année, il faut croire que ces interrogations rejoignent celles des jurés et des publics. Mais rappelons que ce portrait, nécessairement partiel, ne rend compte que d'une seule tendance, fut-elle lourde. Il faut aussi se garder des rapprochements hâtifs avec l'actualité internationale. Le documentaire d'auteur se fait dans la durée. Le cru annuel d'un festival permet de distinguer une lame de fond qui peut, à l'occasion, être agitée de courants contraires, le tout se mélangeant pour recomposer une nouvelle image du monde qui sera perceptible… dans les années à venir.

Diane Poitras